Blaise Cendrars

Le Lotissement du ciel

La Banlieue de Paris

VOLUME 12

DENOËL

BLAISE CENDRARS

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

12

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Nouvelle édition
des œuvres de Blaise Cendrars
dirigée par Claude Leroy
professeur à l'université Paris X-Nanterre

Cet ouvrage a été publié avec l'aide de PRO HELVETIA,
Fondation suisse pour la culture,
et le soutien
du CENTRE NATIONAL DU LIVRE (Paris).

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© 1949, Éditions Denoël pour *Le Lotissement du ciel*
© Miriam Cendrars pour *La Banlieue de paris*
© 2005, Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi 75006 Paris
ISBN 2-207 25484-4
B 25484.1

BLAISE CENDRARS

LE LOTISSEMENT DU CIEL

LA BANLIEUE DE PARIS

Textes présentés et annotés
par Claude Leroy

DENOËL

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Les œuvres complètes de Blaise Cendrars ont été rassemblées pour la première fois chez Denoël, entre 1960 et 1964. La parution de ces huit volumes sous couverture verte fut un événement. Quarante ans après, cette édition historique mais dépourvue de tout appareil critique ne répond plus aux exigences des lecteurs modernes. Une nouvelle collection prend la relève sous un titre emprunté au poète : « Tout autour d'aujourd'hui » ; elle présente des textes révisés, préfacés et annotés, accompagnés, suivant le cas, des illustrations originales ou d'une iconographie nouvelle, ainsi que d'une bibliographie propre à chaque volume. Enrichie d'un certain nombre d'inédits, cette collection constitue la première édition critique des œuvres de Blaise Cendrars.

PRÉFACE

« Après *Bourlinguer*, le voyage continue mais sur les voies du monde intérieur. C'était urgent. » Le *Prière d'insérer* rédigé par Blaise Cendrars pour *Le Lotissement du ciel* ne manquait pas d'habileté : il soulignait la continuité de ses Mémoires pour mieux faire valoir l'originalité de son nouveau livre. Le public de 1949 s'est pourtant montré peu sensible à l'urgence de l'entreprise. Si l'appel au voyage s'accordait depuis longtemps à la réputation de Cendrars, le changement d'itinéraire qu'il préconisait déconcerta après *Bourlinguer* qui venait, l'année précédente, de connaître un grand succès. La réception critique fut aussi rare que réticente. Dans l'embarras que produisit le livre, le désappointement dominait : on n'attendait pas tant de patrologie chez un champion de la bourlingue. Quand on s'est fait une réputation dans l'aventure, quelle idée d'aller escalader le ciel dans un cortège de saints volants et de colibris ! En prenant les chemins de la mystique, le poète voyageur n'avait-il pas fourvoyé une plume faite pour la vie dangereuse ? La longue procession de saints volants qui traverse « Le Nouveau Patron de l'aviation » avait de quoi dérouter le lecteur le mieux disposé et, de plus, on comprenait mal cette conversion à l'hagiographie chez un écrivain qui ne cesse d'affirmer qu'il n'a pas la foi. De là à le soupçonner d'écrire à contre-emploi, il n'y avait qu'un pas. Robert Kanters, qui avait admiré les précédents volumes de Mémoires, ne cacha pas le scepticisme que lui inspirait cet engouement pour les Vies de saints tandis que l'écrivain

suisse Georges Piroué estima que, cette fois-ci, la mayonnaise n'avait pas pris.

Cinq mois après la sortie de son livre, Cendrars prend acte de cet échec pour confier à son ami Jacques-Henry Lévesque : « *Le Lotissement du ciel* est le livre qui a fait taire la critique. Pas un seul grand ténor n'a donné. » Et il ajoute avec un humour qui masque mal sa déception : « Ce n'est pas un mince résultat... » Cette rencontre manquée avec le public de 1949 pèse encore sur *Le Lotissement du ciel.* Le quatrième volume des Mémoires entrepris à Aix-en-Provence en 1943 n'a jamais connu le succès des précédents. Il reste, de loin, le moins souvent publié, le moins lu et le moins reconnu. Alors que la critique avait salué le puissant renouvellement des trois autres, la perplexité qu'il a provoquée à sa parution ne s'est pas vraiment dissipée : ce dernier volume ne sentirait-il pas un peu la fin de série? En 1945, *L'Homme foudroyé* avait marqué une date. Après un long silence de guerre, Cendrars faisait son grand retour dans l'actualité littéraire. En quittant Grasset pour Denoël, il avait également changé de plume : le grand reporter des années trente cédait la place au mémorialiste. Un grand ancien se penche sur son passé : c'est ainsi, du moins, que furent d'abord reçues ces chroniques si peu soucieuses de la chronologie. Des jugements à l'emporte-pièce et une désinvolture certaine à l'égard des faits et des dates incitaient à recevoir ce témoignage avec prudence, mais enfin c'était du grand Cendrars. *L'Homme foudroyé* connut un succès immédiat, qui n'allait pas sans ambiguïté. Ces récits qu'on dirait écrits à sauts et à gambades n'enregistrent pas si docilement le temps perdu. Sous l'évidence de la verve, leur objet échappe à la saisie. Le mémorialiste laisse entendre sur le mode prophétique que son ambition est plus haute. À leur façon rhapsodique, mêlant ruptures franches et correspondances secrètes, ses Mémoires ne s'attachent-ils pas plutôt à recomposer le temps perdu pour le retrouver par la voie du mythe? Le séjour à La Redonne, la « plus belle nuit d'écriture » à La Pierre, le « comput » d'une « vie d'homme » commencée en octobre 1917, la crucifixion

d'un poème dans une caisse de bois blanc ou la saga gitane avaient tout pour fasciner le « Lecteur inconnu » auquel Cendrars adresse désormais des Notes à la fin de ses récits pour le fournir en commentaires et en précisions bibliographiques. Quant aux biographes et aux historiens qui s'obstinent à démêler le vrai du légendaire, le mode d'emploi de ces Mémoires à la formule indécise avait de quoi les plonger dans une longue perplexité.

L'année suivante, *La Main coupée* (1946) rassura davantage tout en confirmant le retour de Cendrars. Cette fois le réel était plus sûr : dans leur nudité cruelle, les souvenirs du légionnaire n'échappaient-ils pas au souci littéraire ? En saluant la maîtrise de l'écriture, la critique se montra surtout sensible à la chronique. On s'étonnait quand même que ces souvenirs de l'autre guerre fussent si tardifs et que leur message se montrât si réticent aux proclamations humanistes. Le récit aussi tenait mal la promesse du titre : pourquoi la blessure annoncée était-elle absente du livre de l'écrivain manchot? L'horreur de la scène en avait-elle exclu la représentation ? Un second volume était peut-être en préparation mais, à sa place, parut *Bourlinguer* (1948), au titre claquant comme une devise, qui fut aussitôt salué comme un des grands livres de Cendrars. Avec ses brisures et ses entrelacs, l'écriture rhapsodique confirmait ses pouvoirs et le chapitre « Gênes » apparut comme le joyau d'une poétique subversive où le projet autobiographique n'entendait plus être objecté aux dérives de la légende. À la parution du *Lotissement du ciel*, l'année suivante, le dépit de la critique fut d'autant plus vif que le nouveau volume rompait délibérément avec l'horizon d'attente créé par les trois précédents.

Les motifs de malentendu ne manquaient pas. Deux journaux, dont le premier *Libération*, qui sollicitaient une collaboration de Cendrars avaient déjà décliné l'offre qu'il leur faisait de son Joseph de Cupertino. Une vie de saint! Ce n'était pas ce qu'on attendait de lui et ce n'était pas non plus ce que réclamait l'époque. Lorsque le volume parut, le malentendu

s'aggrava. En pleine guerre froide, cette façon de renvoyer dos à dos les deux idéologies contraires prenait à rebrousse-poil les amateurs de littérature engagée. On ne badinait pas alors avec les responsabilités politiques. Inviter les jeunes gens à prendre congé de l'Histoire pour emprunter les voies du monde intérieur était d'une inconvenance majeure. Dans la longue carrière de son auteur, *Le Lotissement du ciel* fut donc passé par profits et pertes comme un livre à contre-temps, aussi intempestif que *Précis de décomposition*, ce premier livre en français qu'un jeune écrivain roumain venait de publier et qui passa inaperçu. Cioran dressait lui aussi un réquisitoire contre les idoles de l'époque mais il faudra trente ans pour que sa voix soit entendue. Le temps est peut-être également venu de reprendre le voyage auquel Cendrars conviait le lecteur dans son *Prière d'insérer*.

On se heurte partout à l'énigme dans *Le Lotissement du ciel*. De récit en récit, de séquence en séquence, le lecteur est mis face à ce qui se dérobe. Et tout tend à se dérober dans ce livre de secrets en chaîne : l'identité du tamanoir qui est « peut-être Dieu », l'emplacement du cimetière des oiseaux, le « sac à charbon » qui ne figure sur aucune carte céleste, l'idole nègre sur laquelle s'ouvrait immanquablement sous les yeux du petit Blaise le tome IX de la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus dans lequel pourtant on chercherait en vain cette gravure, le nom perdu qui présidait à l'initiation des anciens Lémuriens, sans oublier le don de lévitation et combien d'autres énigmes grandes ou petites, graves ou cocasses... Le dernier mot du livre, emprunté au journaliste Pierre Lépine, célèbre « le mystère de l'univers ». Mais la première énigme que pose *Le Lotissement du ciel* tient assurément à son architecture. S'agit-il d'un assemblage de circonstance ou d'un triptyque à l'unité nécessaire ? À première vue, tout sépare les trois récits réunis dans le volume. « Le Jugement dernier » qui ouvre l'ensemble prend place dans la lignée des « histoire vraies » que Cendrars publiait dans l'immédiat avant-guerre. Il nom-

mait ainsi, parce qu'il s'y met en scène, des nouvelles qu'il publiait d'abord dans la presse avant de les recueillir en trois volumes – *Histoires vraies* (1937), *La Vie dangereuse* (1938) et *D'Oultremer à Indigo* (1940) [1] – dont il serait vain d'interroger de trop près l'unité organique.

D'une tout autre ampleur – et d'une tout autre plume – sont en regard les deux autres « morceaux » du volume, comme il les nomme dans sa correspondance, mais leur association tient du grand écart. « Le Nouveau Patron de l'aviation », de l'avis général, se présente comme un récit-limite. Ces souvenirs de la drôle de guerre, truffés de vies de saints volants et de citations latines non traduites, semblent faits pour décourager la lecture. Au romancier Paul Andréota dont l'admiration s'alarmait discrètement, Cendrars a confié : « Je le fais exprès. C'est le purgatoire du lecteur. » Mais de quels péchés – de quels péchés de lecture – fallait-il donc purger celui-ci ? Quant au paradis promis, c'était sans doute « Le Ravissement d'amour » dont l'écriture mystique fait un violent contraste avec la compilation qui la prépare. Encore fallait-il pouvoir y accéder. La purge tenant du remède de cheval, peu de lecteurs y parvenaient sains et saufs. On « sautait » ce collage ingrat de citations. « La Tour Eiffel sidérale », dans un tourbillon de noms, de lieux, de dates qui donne le vertige, retint bien davantage l'attention et elle a vite pris place auprès de « Gênes » parmi les grandes pages des Mémoires. Encore fallait-il comprendre pourquoi Cendrars avait tenu à associer dans le destin d'un même livre saint Joseph de Cupertino à Oswaldo Padroso, et un saint volant à un fazendeiro amoureux fou d'une étoile. Tout comme l'identité du tamanoir qui est peut-être Dieu, la genèse du *Lotissement du ciel* tient de l'énigme.

Rien n'annonce la parution du *Lotissement du ciel* jusqu'en 1948. Les deux grands récits qui vont s'y rejoindre sont pour-

1. Ces trois recueils sont réunis pour la première fois dans le volume 8 de « Tout autour d'aujourd'hui ».

tant, l'un et l'autre, en chantier depuis longtemps mais ils appartiennent à des projets distincts que rien jusqu'alors ne permet de relier. Dès le retour de son premier voyage au Brésil en 1924, Cendrars a jeté sur le papier les premières esquisses de « Café-Express », d'où sortira « La Tour Eiffel sidérale » après quatre ébauches. Vingt-cinq ans de hantise ! Voilà qui donne la mesure de l'importance de ce récit pour Cendrars comme de sa difficulté à le mettre en œuvre. Par ailleurs, c'est dans la seconde moitié des années trente que l'idée lui est venue d'écrire sur saint Joseph de Cupertino qu'il nomme dans ses papiers « le saint des aviateurs ». Avant guerre, Cendrars songe séparément à ces deux projets comme à des « histoires vraies », brèves et linéaires. Il prévoyait d'intégrer « La Tour Eiffel céleste » dans *La Croix du Sud*, un recueil sous le signe du Brésil que la guerre a interrompu. Rien n'indique qu'il ait songé à associer ses deux récits avant de s'en ouvrir, dans une carte-lettre du 13 juin 1946, à son ami Maximilien Vox qui lui réclamait de la copie pour une nouvelle collection : « Entendu pour la Tour Eiffel Céleste, à quoi j'ajouterai Un Nouveau Patron de l'Aviation (st Joseph de Coupertine, l'as de la lévitation) ce qui te fera dans les 80 pages. Est-ce OK? avant la fin de l'année? » Ni les délais, ni surtout le calibrage annoncés ne seront respectés. Ce premier projet de publication ayant tourné court, les deux récits ont pris une tout autre ampleur quand ils sont enfin réunis sous la couverture bleue que Denoël, depuis *L'Homme foudroyé*, réserve à Cendrars. Quant au titre définitif de l'ensemble, *Le Lotissement du ciel*, il n'apparaît pas avant 1947 : Cendrars le présente alors à Jacques-Henry Lévesque comme « un volume d'histoires brésiliennes », ce qui ne correspond que partiellement au livre que nous connaissons et traduit encore une hésitation sur le projet.

Le Lotissement du ciel doit donc son existence à un attelage de circonstance et au désir qu'avait son auteur de donner plus de volume à un projet qui fut abandonné. Dans la réunion des deux grands récits, le projet brésilien a joué un rôle fédérateur. Mais, surtout, la rencontre fut créatrice : la juxtaposition

est à l'origine d'une cristallisation. Quand la décision d'associer les « morceaux » fut prise après bien des tâtonnements, elle a provoqué un précipité d'écriture qui a permis à Cendrars d'achever ses deux récits pour ainsi dire l'un par l'autre. Le manuscrit pour l'impression conservé à Berne dans les Archives littéraires suisses présente de nombreuses corrections autographes qui font voir comment Cendrars s'attache à ménager entre les trois récits tout un jeu d'échos, d'annonces, de rappels et de reprises en variation. Singulière histoire, on le voit, que celle d'un livre qui a imposé sa forme rhapsodique à son auteur et fournit un observatoire incomparable sur la création d'un écrivain qui, contrairement à une légende tenace, n'improvisait pas, mais savait admirablement tirer parti de l'incendie qui se déclenchait brusquement sur des braises longuement couvées. Étrange destin surtout que celui de ces Mémoires dont les quatre volumes, non seulement n'ont jamais été concertés dans un projet d'ensemble, mais présentent chacun une genèse discontinue où le hasard des sollicitations et des publications a joué un rôle déterminant.

*

Le Lotissement du ciel est mélancolique comme un testament et sombre comme un livre de fin du monde. On dirait, à certains égards, qu'il est l'*À rebours* de Cendrars. Comme dans le livre de Huysmans qui avait fait les délices du jeune Freddy, le bilan d'une vie se mêle au manifeste, le panorama au réquisitoire et la provocation iconoclaste à une autocritique ambiguë qui touche parfois à la palinodie. Cendrars brûle sans ménagement ce qu'il adorait naguère. Celui qui se posait, depuis ses débuts, en champion inconditionnel du moderne érige ici un Tombeau de la modernité. Hanté par l'Apocalypse, *Le Lotissement du ciel* s'ouvre sur l'évocation du Jugement dernier, se poursuit avec la débâcle de 1940 et s'achève sur une humiliation de la Poésie par un poète brésilien infidèle à sa passion amoureuse. Le monde contemporain n'est plus qu'un

champ de ruines. À peine terminée, la Seconde Guerre mondiale s'est vu relayée par la guerre froide qui pousse au suicide universel. La modernité est foutue aux yeux du mémorialiste qui s'en dissocie pour l'accuser, tous systèmes confondus, de conduire le monde à la catastrophe. Les valeurs vont à vau-l'eau, les repères sont des leurres, même les noms ne nomment plus. Tous les signes sont entrés dans la tourmente. Dans cet univers désaccordé, chacun en prend logiquement pour son grade, les politiques, les économistes, mais aussi les artistes et les écrivains, vite suspects d'opportunisme grégaire et de conformisme pompier quand ils se veulent d'avant-garde. À chacun son lot, mais la plupart sont mal lotis. Tout est entré en crise ici, même la parole de celui qui instruit le procès du monde de l'après-guerre et distribue ses anathèmes. Dans cette navigation en pleine tempête, il fait son portrait en des termes qui intriguent : « Aujourd'hui, je suis romancier, ô comble ! Mais c'est ainsi. » Comble *de quoi*, au juste ? Même s'il reste énigmatique, ce comble-là n'a visiblement rien de comblant. Devenir romancier pour un poète, serait-ce déchoir ou même abdiquer à la manière d'Oswaldo Padroso, le fazendeiro qui *humilie la Poésie* en reniant son grand amour ? Reste que la Poésie, elle aussi, en prend pour son grade, avec cette majuscule de majesté ou d'ironie, on ne sait trop, que lui donne Cendrars. C'est d'elle qu'il dit avoir pris congé en 1917, en même temps que du Paris sophistiqué des avant-gardes dans lequel il craignait de s'enliser. Lorsqu'il remonte jusqu'à ses années d'apprenti bijoutier à Saint-Pétersbourg, en 1905, le romancier de 1949 laisse échapper ce surprenant aveu :

> *il ne me serait jamais venu à l'idée que ces années d'apprentissage me seraient comptées comme années d'apprentissage en poésie !... et qu'un jour, oui, je serais sacré poète !..., puis que je me mettrais pour de bon à écrire !...*

Pour de bon ?... Un poète n'écrirait-il pas *pour de bon* ? Cendrars ne se serait-il mis à écrire qu'après avoir pris congé

de la Poésie ? De quelle défaillance de plume accuse-t-il ainsi entre les lignes le poète qu'il fut ? Cet aveu lourd de polémique avec soi-même a une valeur d'indice : le débat en Cendrars du romancier et du poète prend place au cœur du *Lotissement du ciel*. Si lotir revient à diviser, c'est bien au partage de ses écritures que le romancier fait assister son lecteur. Les pratiques qu'il invoque ne se laissent pas pour autant enfermer dans une définition fixe. Dans cette tourmente de fin du monde, comment les genres eux-mêmes échapperaient-ils à la crise ? La Poésie ne se tient pas dans les limites du poème, pas plus que le roman ne s'inscrit dans une tradition stable. Tout au long du livre, on dirait que Cendrars ne multiplie les occurrences de ces mots que pour mieux brouiller leurs places. Après tout, le romancier qui se donne la parole dans *Le Lotissement*, que lui vaut ce titre ? Dans « Le Nouveau Patron de l'aviation », l'autobiographie interfère avec l'hagiographie et la mystique, trois registres qui n'ont rien de bien romanesque. Et quant à « La Tour Eiffel sidérale », les chroniques s'y mêlent aux Mémoires. Serait-ce au métissage des genres que Cendrars réserve le nom de roman ? Le geste n'aurait rien pour surprendre chez celui qui écrivait, en 1926, en préface à une Vie romancée : « j'intitule ce livre un roman, car il ne contient pas tant la biographie officielle de l'amiral John Paul Jones que ma propre autobiographie prêtée à un personnage historique ».

La dimension autobiographique du *Lotissement du ciel* est revendiquée avec constance. Tout au long des trois récits, non seulement Cendrars se met en scène, mais, selon sa coutume, il s'y nomme et s'y fait nommer volontiers. Impossible d'oublier que c'est lui qui signe cette Somme de ses aventures et de ses rencontres, de ses voyages et de ses écritures. *Le Lotissement du ciel* tient à la fois d'une vaste bibliothèque et d'une bibliographie détaillée du même auteur, à laquelle le lecteur est souvent renvoyé par des allusions, des notes ou des citations qui font du volume une sorte d'anthologie person-

nelle. C'est bien un autoportrait de Cendrars qui se dégage du volume, mais en miroir brisé. Le fil chronologique est rompu en permanence par les caprices de la mémoire. Les lieux, les époques et les acteurs s'enchevêtrent sans que les principes de leur apparition et de leur association se livrent avec évidence. Dans la dérive des souvenirs, les pièces d'un puzzle autobiographique sont livrés au Lecteur inconnu. Libre à celui-ci, s'il a besoin de repères, de les rendre à la chronologie. Défilent alors l'enfance itinérante du petit Blaise en Égypte ou à Naples, son adolescence en Russie avec Rogovine et Léouba (1904-1907), le séjour à New York (1911-1912), l'arrivée dans le Paris des peintres et des poètes (1913), l'engagement du poète suisse dans l'armée française, le front et la blessure en 1915, la nuit d'écriture à Méréville et l'adieu aux milieux littéraires parisiens (1917), le premier voyage au Brésil et la découverte du Morro Azul (1924), l'engagement comme correspondant de guerre dans l'armée anglaise et la débâcle de 1940 ressentie comme une fin du monde et comme une seconde amputation, le retour à l'écriture le 21 août 1943, à Aix-en-Provence, après trois ans de silence et enfin toutes sortes de considérations désabusées sur l'état des choses de 1949. On en passe beaucoup, à commencer par les années trente envers lesquelles *Le Lotissement* comme l'ensemble des Mémoires se montrent chiches dans leur inventaire. Mais l'autoportrait qui s'en dégage et la geste d'aventures qui le soutient sont déjà familiers du lecteur des précédents volumes de Mémoires. *Le Lotissement* recoupe *La Main coupée, Bourlinguer* et surtout *L'Homme foudroyé* en bien des points – à commencer par ceux qu'historiens et biographes s'accordent à placer sous le signe de la fable.

La fable serait-elle la part du roman dans ces Mémoires qui, selon une formule fameuse de leur auteur, sont « des Mémoires sans être des Mémoires » ? Rogovine et Padroso n'ont qu'une existence de papier tandis que le romancier s'attribue en Chine, en Mongolie ou en Perse des équipées imaginaires. Et le nombre de ses voyages effectifs, notamment au

Brésil, est lui-même pris d'une sérieuse inflation. Quant au héros de ces aventures, comment l'appeler ? Assurément pas « Blaise Cendrars », du moins avant l'invention du pseudonyme que Freddy Sauser s'est donné en 1912. Ce « nom nouveau » ne se reporte pas sans anachronisme sur l'enfant et l'adolescent : la forclusion du patronyme s'étend, d'ailleurs, à toute la famille, y compris au « sergent-pilote RÉMY », et l'anticipation du pseudonyme joue dans les Mémoires le rôle d'un embrayeur de fable ou d'autofiction. Avec le pseudonyme commence le règne indécis du pseudo, et l'autobiographe se fait alors le romancier de soi-même. Mais dresser la liste de ces implants autobiographiques est une activité fastidieuse, inquisitrice et souvent incertaine, et surtout elle risque de faire méconnaître le projet de l'écrivain. Autant que celui d'Aragon, le mentir de Cendrars est un mentir-vrai. S'il se pose en témoin, c'est pour cautionner de sa signature ce qui ne peut s'atteindre que par le détour d'une fiction. Sous le décompte des jours et des faits, c'est au mythe de dire le sens le plus vrai d'une vie et d'un parcours de créateur.

Dans une suite de vols arrière, le roman autobiographique qu'est *Le Lotissement du ciel* entreprend une recherche vertigineuse. En deçà de ses années d'apprentissage de poète en Russie, en deçà de l'apprentissage de son métier de romancier au Brésil, Cendrars guette l'apparition en lui du don de Poésie. Un don qui n'appartient à personne et se transmet depuis la nuit des temps par une magie efficace dont le pouvoir se manifeste encore ici ou là, chez un Lautréamont, un Cravan ou un Apollinaire, mais dont le rituel aujourd'hui s'est perdu. Le rêveur autobiographe s'emploie à découvrir (et à faire découvrir) par quels enchaînements égarants il a pu, pour sa part ou son lot, renouer avec les secrets perdus des anciens Lémuriens, qui sont moins les ancêtres de l'homme que ceux du Poète.

La Lémurie est cet autre continent perdu auquel il a manqué un Platon et plus encore un Pierre Benoit pour atteindre

à la célébrité de l'Atlantide. Un occultiste anglais du nom de Sclater l'a appelée ainsi au XIX^e^ siècle par référence aux lémuriens, lointains cousins des singes qu'on ne rencontre qu'à Madagascar. Ces fascinants prosimiens doivent eux-mêmes leur nom au célèbre naturaliste Carl Linné parce que leur allure fantomatique évoquait pour lui les lémures de l'ancienne Rome, ces esprits des morts qui reviennent périodiquement tourmenter les vivants et qu'il convient d'apaiser par des rites appropriés. Une tradition ésotérique en est issue, qui situe la Lémurie perdue quelque part entre l'océan Indien et le Pacifique et fait d'elle le berceau de l'humanité. C'est probablement chez un autre naturaliste, Ernst Haeckel, que Cendrars a découvert ce mythe des origines et la Lémurie fait son apparition chez lui dans « Le Principe de l'utilité », un texte écrit le 1^er^ septembre 1924 sur le *Gelria* qui le remporte du Brésil. La cosmogonie des Lémuriens dont le caporal Cendrars a la vision hallucinatoire à son créneau du front, en mars 1915, frappe par son « insigne » cruauté. Ce ne sont que blessures rituelles, sacrifices, mutilations. Dans sa violence, la scène est énigmatique comme une annonciation qui retient son mot mais dont celui qui n'écrit pas encore *pour de bon* comprendra bientôt la portée : c'est en payant le prix du sang qu'il parviendra comme eux à « déceller le réel » et à retrouver l'accord perdu entre le Verbe et les étoiles. Les Lémuriens qui le visitent au front sont porteurs d'une « prise de conscience accusatrice » : ils viennent lui annoncer la mort du poète qu'il fut. Avec ses pairs, il s'était égaré avant guerre dans des batailles pour la modernité qui, certes, lui ont fait un nom et une jeune gloire, mais en les empoissant de vaines rivalités symboliques : « être à la mode, à la tête de la mode, à son extrême pointe parisienne ! » Surtout, sans qu'il puisse encore les entendre, les ancêtres viennent l'avertir des voies cruelles de son salut : c'est l'amputation qui, dans six mois, va le rendre à son état primitif de Lémurien. Et faire enfin de lui un poète « pour de bon ».

La scène de la blessure est éludée par un tabou qui frappe l'œuvre entière, mais elle est encadrée avec soin, d'un côté,

Blaise Cendrars

•• Le Lotissement du ciel

« Après *Bourlinguer*, le voyage continue mais sur les voies du monde intérieur. C'était urgent. » Malgré cet avertissement de Cendrars, *Le Lotissement du ciel* déconcerta les lecteurs de 1949. Ouvert cinq ans plus tôt par *L'Homme foudroyé*, le cycle des Mémoires s'achevait sur le volume assurément le plus secret de la série. On se heurte partout à l'énigme dans un livre où tout s'envole dans une atmosphère de fin du monde, les saints comme les oiseaux, les aviateurs comme le Verbe créateur des mystiques ou des anciens Lémuriens. Si elle avait de quoi surprendre les amateurs d'aventure, cette rencontre improbable d'un saint volant et d'un fazendeiro fou d'amour confirme que la bourlingue chez Cendrars n'est qu'une des formes de la contemplation.

La collection « Tout autour d'aujourd'hui » réunit, en quinze volumes, les œuvres complètes de Blaise CENDRARS (1887-1961) dont elle propose la première édition moderne, avec des textes établis d'après des sources sûres (manuscrits et documents), accompagnés de préfaces et suivis d'un dossier critique comprenant des notices d'œuvres, des notes et une bibliographie propre à chaque volume.
Publié à la suite de L'Homme foudroyé, La Main coupée *et* Bourlinguer, Le Lotissement du ciel *(1949), dernier volume des Mémoires de Cendrars, reste le moins connu. Ce livre à la composition fascinante apparaît aujourd'hui comme le testament poétique de son auteur. La même année,* La Banlieue de Paris *prolonge ses réflexions sur le « lotissement » du monde moderne et cet album a permis de lancer Robert Doisneau.*

Textes préfacés et annotés par Claude Leroy.

DENOËL

B 25484.1 04.05
ISBN 2.207.25484-4
28 € TTC

9 782207 254844